

CULTURE

THÉÂTRE

La Poudrière propose un magnifique spectacle bouts de bois



OMBRES ET LUMIÈRES Un univers envoûtant. (sp-catherine meyer)

Des lattes de bois qui dansent, qui se tordent, dont on fait commerce, qui construisent des espaces. «La populace villageoise tremble d'effroi», dernière création du théâtre de la Poudrière, que l'on a découverte vendredi soir, propose un théâtre fascinant de l'objet corps, du corps objet. Chaque son, chaque geste, chaque bruit de gorge, chaque pas, chaque part d'ombre est considéré comme une matière première. On a l'impression que le metteur en scène Yves Baudin y plonge les paumes comme un boulanger dans de la pâte, pour en extraire des fils, des monceaux avant la pièce cuite, le pain.

On aime tant cette proposition de funambule, parce qu'on se retrouve en communauté avec ces séquences tantôt burlesques, tantôt utilitaires, tantôt insoutenables. Le castelet érigé par Pierre Gattoni joue des rôles multiples, il délimite l'espace du jeu, se renverse, se retourne, ouvre certaines de ses cases. On aime sa texture, par les nuances fragiles de peinture, de teintes. Qu'une pièce d'art tourne ainsi autour du reste pose bien les enjeux. Les lumières de Gilles Perrenoud peuvent alors se déployer, intriguer, angoisser, se rétracter, se moduler. La musique de L'Ensemble rayé, partition complexe et mélodique, vogue, plane, griffonne, gratouille, grésille, amuse.

Mais où sont les corps? Comment trouvent-ils leur place? On pourrait ne plus voir le comédien dissimulé derrière une racine, un jouet, un petit soulier, un micro. Mais la direction d'acteur souligne leurs qualités. Chantal Facon, grave, énigmatique, si subtile dans la manipulation. Corinne Grandjean sait nous émouvoir par sa simplicité lorsqu'on lui refuse une planche à multiples reprises, si drôle et si tragique. Claire Perret-Gentil se démultiplie, peut-être la plus mobile, celle qui se met si évidemment au service des accessoires que cela en devient éblouissant. Philippe Vuilleumier, précis en diable et cabot. Sa scène où il fait trembler un vieil escabeau avec ses pieds, une brique, une corde, la mort et le besoin de vivre est un des moments forts du spectacle. Yannick Merlin trouve des capacités vocales exceptionnelles, dans le cri et le bruitage, à contre-emploi dans une scène très distancée où il devient corps sacralisé, on apprécie la finesse des mouvements.

Les jeux de mots souvent drôles, parfois tirés par les cheveux, étaient peut-être dispensables. Par contre, on déguste les bruits de ce spectacle, tout ce qui claque, qui cogne, qui s'écrase. Un instant magique!